

Catherine SECQ

# Ne jetez pas les morts au compost



Une affaire pour  
la commissaire  
Bombardier



Catherine Secq

Ne jetez pas les morts  
au  
compost

*Une affaire pour la commissaire Bombardier*

© Catherine Secq, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3414-2



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cher lecteur,

Avant que vous ne démarriez votre lecture, je tiens à rappeler que cette histoire est entièrement fictive. Que personne ne perde son temps en cherchant à se reconnaître parmi les acteurs de ce polar. Je dédie ce livre à toutes les personnes dévouées et bienveillantes qui accueillent chaque année des milliers de curistes, malades ou accidentés de la vie, qui viennent du monde entier à La Roche-Posay pour profiter des propriétés merveilleuses de « l'eau de velours ». J'en ai personnellement bénéficié et reviendrai, confiante et heureuse, à l'idée de toutes les belles rencontres que je vais y faire à nouveau.

Que serais-je sans vous ?

Si Jean Ferrat m'a inspiré ce titre, c'est bien vous qui avez fait de ce livre ce qu'il est aujourd'hui.

Je voudrais, du fond du cœur, là où on ne triche pas, remercier :

— Sylvia, ma fille pour ses conseils si judicieux que ce soit en littérature ou en communication,

— Marc, mon mari, pour sa chasse à la coquille et à l'incohérence, une tâche ingrate qu'il assure avec dévouement,

— Zélia, ma petite-fille, pour sa bonne humeur et son humour communicatifs et inspirants,

— Matthieu, gérant de la société *Images'in et imprime*, pour ses jolies affiches,

— Vous, mes amis, qui m'avez soutenue quand je doutais,

— Vous, mes « grands lecteurs », qui contrôlez les premiers rushs et m'aidez à faire mieux,

— Vous, amis lecteurs(trices), qui avez choisi ce livre parmi tant d'autres.



## **Poulet grillé**

— Un peu de repos vous fera du bien, Josiane. Et ne discutez pas ; c'est un ordre.

— Mais, je vous assure, Monsieur le divisionnaire, je vais très bien. Je suis complètement rétablie. Et, vous savez très bien que lorsque je reste deux jours dans mon petit bocal montmartrois, je tourne en rond comme un poisson neurasthénique et suicidaire. J'ai besoin d'action et d'adrénaline, moi, sinon je n'aurais pas fait ma carrière dans la police.

— Vous n'avez qu'à profiter de ce congé pour partir quelques jours en emmenant votre petite fille !

— Alors là, Monsieur le divisionnaire, comme dirait justement ma petite fille Zoé, nous avons "un problème de souci" ! Sauf votre respect, ça se voit que vous n'êtes pas grand-père. Pour emmener ma petite fille, encore faudrait-il que ce soit une période de vacances scolaires, ce qui n'est pas le cas. Sa mère ne voudra jamais lui faire rater l'école et je serai encore obligée de lui donner raison. Non, non, prendre des vacances toute seule ? Je préfère rester ici à faire de la paperasserie. Avec un peu de chance, on aura bien un petit meurtre à élucider, pendant les saints de glace.

— Écoutez Josiane. Dans l'affaire des gitans, vous avez failli laisser votre peau et moi j'ai failli perdre mon meilleur élément. Ça justifie largement que vous preniez votre temps aujourd'hui pour reprendre le travail. J'ai besoin de vous, mais en pleine forme !

— Ah ben oui. Vous ne savez pas si bien dire, Monsieur le divisionnaire. J'ai bien failli griller tout entière, en tombant dans le feu de camp des gitans. J'ai sacrément eu chaud aux fesses, c'est le cas de le dire, je ne suis pas près de l'oublier. Heureusement que les collègues ont eu du réflexe et que, vous, vous aviez eu la bonne idée de faire contrôler les extincteurs. Ils m'ont transformée en bonhomme de neige, mais je dois reconnaître qu'ils ont surtout réussi à limiter la progression du feu. Sans eux, je ne serais pas là aujourd'hui. Je m'en suis tirée avec de belles brûlures, mais vivante. Ah oui,

je crois que je vais me souvenir longtemps de cette affaire.

— Vous n’avez plus de problèmes pour vous assoir ?

— Oh, j’utilise encore mon petit coussin, mais bientôt, on n’en parlera plus.

— De toute façon, personne ne conteste qu’il s’agît d’un accident du travail et que vous n’y êtes pour rien. Dans ma carrière, j’ai eu à diriger quelques policiers ordaliques, difficiles à maîtriser. Je sais bien que ce n’est pas votre cas. Alors, moi, votre supérieur, je décide de vous accorder huit jours de congé et c’est irrévocable. De toute façon, avec toutes vos heures supplémentaires, cela n’épuisera jamais le dixième de ce que l’on vous doit et dont vous ne verrez jamais la couleur. Josiane, je ne veux plus vous voir ici avant le 16 mai. Allez, passez vos saints de glace où vous voulez et avec qui vous voulez, mais pas au 36.

— Dans le genre tête de mule, vous me surpassez Monsieur le divisionnaire. Je m’incline. Je ne sais pas où je vais aller...tuer le temps, mais je vous enverrai une carte postale ; c’est promis.

— J’aime quand vous êtes raisonnable, Josiane. Ça vous va bien. Si, si... allez, sauvez-vous Madame la Commissaire, conclut l’officier de police en souriant affectueusement et en pointant du doigt la sortie.

La commissaire Bombardier sort à contrecœur, énervée par cet excès d’autorité, mais émue que son patron prenne ainsi soin d’elle. C’est vrai qu’elle a bien failli y rester, grillée comme un poulet, en Sainte comme Jeanne d’Arc. À cette pensée, Josiane est une nouvelle fois envahie par une bouffée de chaleur. Elle ressent encore l’intensité de la douleur lorsque les flammes ont commencé à lécher son corps, les cris, les efforts pour se relever. Elle se voit courir dans tous les sens, se débattant comme un diable. Mais plus elle s’agitait et plus l’oxygène de l’air attisait les flammes. Son pantalon n’a pas résisté longtemps, son blouson de cuir un peu plus. L’odeur est vite devenue insupportable. Cela ressemblait plus à l’odeur du cochon qu’à celle du poulet. Elle a eu tout juste le temps de sentir la mousse blanche étouffer son corps ; elle est tombée inconsciente et ne s’est réveillée

qu'à l'hôpital Saint-Louis, dans le service des grands brûlés. Quand elle a rouvert les yeux, elle était alitée dans une espèce de grand vaisseau spatial. Il y avait des appareils partout, ce qu'elle identifiera plus tard comme le respirateur ou la dialyse. Ce qui l'a d'abord frappée, c'est l'odeur ambiante écœurante, avec des effluves mélangés d'œuf pourri, d'antiseptique et de sueur. Et là, on se dit que parfois, ça a du bon de perdre la mémoire, car cette odeur, Josiane sent qu'elle va la poursuivre longtemps. Son corps était recouvert de câbles multicolores qui la reliaient à tous les appareils autour d'elle. Des kilomètres de bande stérile emmaillotaient son torse jusqu'aux cuisses. Brûlée à 40%, principalement dans la zone médiane du corps, au 3<sup>e</sup> degré sur une partie des fesses, Josiane a passé plusieurs mois dans son vaisseau aseptisé et surchauffé. Des infirmières, aux petits soins pour elle, ont passé des heures à faire et refaire les pansements. Pendant longtemps, elle n'a vu d'elles que les yeux, tant elles étaient recouvertes de protections stériles pour éviter toute infection. Après de multiples opérations pour greffer de la peau sur les zones très endommagées, les traitements ont fini par s'alléger au fur et à mesure que la température de la chambre baissait jusqu'à devenir normale. La nouvelle peau fonctionnelle était enfin capable de jouer, seule, son rôle de régulateur thermique. Aujourd'hui, Josiane a l'impression d'être rentrée d'un long voyage, fatiguée, mais enrichie par l'épreuve, éternellement reconnaissante pour tous ceux qui l'ont, petit à petit, ramenée à une vie normale. Ces pensées, une nouvelle fois, lui mouillent les yeux.

Cela fait déjà cinq mois. Le 36 quai des Orfèvres lui a manqué, surtout son minuscule bureau encombré d'un mobilier devenu collector au fil du temps. Son assistant, Paul Holo, a assuré pendant son absence. Décidément, elle l'adore.

— C'est une perle ce gamin, pense-t-elle une énième fois, en feuilletant les rapports et documents internes dont Paul Holo l'abreuve pour la distraire.

Cela fait maintenant deux ans que le jeune inspecteur effectue son apprentissage aux côtés de la commissaire. Il se plie en quatre (et avec sa



grande taille, il a du mérite !) pour la satisfaire. Au début, la collaboration s'est avérée plutôt compliquée, mais les collègues l'avaient prévenu.

— Tu vas voir. La patronne, elle est plutôt du genre « rentre dedans » ; elle va te secouer. Ce n'est pas pour rien que ses assistants, on les surnomme « Orangina ». Mais si ça colle entre vous, tu vas apprendre beaucoup de choses. La commissaire Bombardier, elle tient du bouledogue et du fox-terrier. Elle fonce et ne lâche rien.

Paul Holo s'est adapté. Plus conciliant qu'un labrador, il évite de la contrarier et essaie de devancer tous ses désirs. Il a remarqué combien elle adore ça. Ainsi, le jeune inspecteur a œuvré pour garder le lien, pendant que sa patronne était à l'hôpital, pour qu'elle ne se sente pas exclue à cause de son handicap physique. Cela les a sérieusement rapprochés tous les deux. Et puis, ce pot- surprise à son arrivée tout à l'heure. Ça aussi, c'est son idée.

— Ils ne changent pas les collègues, se dit la commissaire. Comme les pompiers, ils sont toujours prêts à arroser quelque chose. Remarque, heureusement qu'on a ça pour supporter la pression, parfois.

Josiane rejoint le groupe de collègues qui, pendant son entrevue avec le divisionnaire, a continué à fêter le retour de la patronne ressuscitée.

— Ça ne vous dérange pas de boire sans moi ?

Josiane aperçoit un nouveau venu dans le groupe : le légiste, Max, dont le faible pour la commissaire n'est un secret pour personne.

— Josy ! Viens ici ma poule, que je te fasse la bise. Très content de ton retour parmi nous. Tu nous as manqué, tu sais ?

— Hello, mon vieux Max ! Ça me fait plaisir.

— Tu as l'air d'avoir bien récupéré. Ils t'ont bichonné à Saint-Louis, on dirait.

— Oui. Je reconnais qu'ils ont été vraiment chouettes avec moi. Ils m'ont bien rafistolée. Du beau travail même si je ne suis pas prête à me mettre en maillot de bain. Cependant, je te préviens et vous tous par la même

occasion, qu'aucun d'entre vous ne s'avise à me mettre la main aux fesses ; sinon je le lapide !

S'ensuit une salve d'applaudissements.

— Allez, levons nos verres au retour de notre commissaire préférée !

— Pas si vite mes agneaux. Je repars. Le divisionnaire me met en congé huit jours, sans discussion possible. Vous allez devoir encore vous passer de moi.